



## Archives de sciences sociales des religions

156 | octobre-décembre 2011  
Bulletin Bibliographique

---

### Emmanuel Schwab, Croire avec Freud ? – Quête de l'origine et identité

Genève, Éditions Labor et Fides, 2011, 320 p.

Daniel Vidal

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/23567>

ISSN : 1777-5825

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 274

ISBN : 9782713223273

ISSN : 0335-5985

#### Référence électronique

Daniel Vidal, « Emmanuel Schwab, Croire avec Freud ? – Quête de l'origine et identité », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2011, document 156-103, mis en ligne le 17 février 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/23567>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

---

## *Emmanuel Schwab, Croire avec Freud ? – Quête de l'origine et identité*

Genève, Éditions Labor et Fides, 2011, 320 p.

Daniel Vidal

---

### RÉFÉRENCE

Emmanuel SCHWAB, *Croire avec Freud ? – Quête de l'origine et identité*, Genève, Éditions Labor et Fides, 2011, 320 p.

- 1 Si « l'épuisement du règne de l'invisible » est bien, selon la formule de Marcel Gauchet, la définition contemporaine du désenchantement, Freud occupe à coup sûr une place centrale dans cette nouvelle configuration du sens qui en appelle à l'impératif de subversion des zones enfouies dans le plus intime des consciences. C'est à ce prix que chaque être humain peut s'accomplir sujet, et se dire tel. Mais cela n'implique pas le renoncement aux questions fondatrices de l'origine et de la constitution de l'identité singulière de chacun, qui ne se posent pas d'emblée, tant s'en faut, ni ne se résolvent, dans l'évidence d'une exacte lumière, et raison. Au contraire, telle subjectivité ne se construit et ne s'atteint que sous condition de croyances irrésolues et d'illusions sans avenir, qui instituent le moi comme réceptacle et foyer ardent de toutes les incertitudes et conflits de l'existence. L'objectivisme absolu, l'appel à un rationalisme sans faille dans le « mécanisme » fondateur de la personne comme sujet, la « puissance de l'intelligence » – qui qualifient les bases de l'analyse freudienne –, ne s'entendent que dans le recours permanent aux phénomènes de « croyance » et d'« illusion » au principe même de tout accomplissement personnel. Il n'est alors chez Freud de « rationnel » que sous condition de prise en charge radicale d'une logique relevant d'autres réquisits. C'est à l'exposition et l'analyse de ce paradoxe qu'E. Schwab se consacre, suivant pas à pas la formulation, hésitante parfois, dans la douleur toujours, de la théorie analytique, au rythme

d'événements qui mettent Freud à l'épreuve de lui-même, et de ce que l'on nommerait aujourd'hui sa résilience.

- 2 Croire, donc, pour mieux connaître autrui, et se connaître. Croire pour mieux (se) savoir. Accepter toute croyance comme ce qui tend à rendre visible quelque invisible, ou avouable quelque indicible. Prendre la croyance non comme modalité irrationnelle de pensée, mais comme ce qui donne accès à cette pensée même, en sa stricte raison. Et de l'illusion, savoir repérer de quel monde intérieur elle témoigne, pour métamorphoser son avenir en un passé qui peut enfin s'assumer. Croyance est créance, jamais crédulité. Illusion est exploration, jamais égarement. Pour suivre l'argument d'E. Schwab, ceci, en liminaire : croire est « l'acte par lequel un sujet se noue à lui-même et à son monde », à condition de « se rendre présent à sa perception ». Au « poids de réalité » dont la croyance se veut attestation, la « présence de soi » au cœur de ce témoignage est gage paradoxal. Il faut passer par la porte étroite du croire pour entrer dans le vif du sujet. Et il est clair que ce qui « vaut » pour le sujet (« patient »), vaut pour l'analyste (Freud). Et qu'un double jeu du croire se déploie entre deux figures ainsi mises en réciprocité. L'auto-analyse à laquelle se livre Freud ne peut se décider que sur fond de recherche, partagée entre lui-même et tout autre, d'une origine de soi, et de ce qui compose une identité singulière.
- 3 Mais on pressent très vite que solliciter les concepts de croyance et d'illusion, si tel est l'acte nécessaire pour se rendre maître de sa pensée et son « destin », n'est pas sans convoquer une interrogation sur la religion comme système où l'une et l'autre se déclinent. Si Freud définit la religion comme « réponse à un état de détresse », ou à une « absence de recours », encore faut-il aller au fond de ces failles et faillites pour en nommer la raison. La genèse psychique de la religion, rappelle E. Schwab, se fonde sur « la tendance à créer des figures connues, puis à leur attribuer l'origine de tout ce qui est vécu ». Le nom du Père, on le sait, n'est pas loin. Nostalgie qui le qualifie, séduction qui fut fantasme mis en scène, disparition dont on se croit coupable, mais d'un croire qui est de l'ordre du savoir, culpabilité qui s'en suit, obéissance rétrospective à ses interdits et ses actes d'autorité, et tout ce qui constitue l'ambivalence du rapport du fils à cette figure paternelle. Ainsi en va-t-il de « l'image du Père ». Ainsi en va-t-il des « images religieuses » qui, rapportées à l'exigence de sécurité du sujet, soutiennent son « sentiment d'existence ». E. Schwab note très justement que Freud ne tient pas l'illusion pour erreur, car telle illusion – ici référée à l'économie de la religion, mais rapatriée aussi bien dans celle de la subjectivité – « relève de la logique du désir ». Logique originaire, à « portée-identitaire » et qui, parce que toute « illusion », dans le fil de la théorie analytique, « acquiert la fonction de représenter le sujet », permet au sujet d'être présent à lui-même. Si Freud oppose au pouvoir narcotique de la religion, le « primat de l'intelligence », c'est, rappelle E. Schwab, en distinguant résolument ce qui appartient au registre religieux, et ce qui concerne l'univers de la croyance, et n'exempte pas celle-ci de raison ni de vérité : « Le savoir certain ne congédie pas le registre de la croyance ». Car il n'est pas, selon la métaphore devenue courante, de « carte » (représentation) sans « territoire » (ce qui est représenté). Mais rien n'assure, cependant, qu'une association immédiate et évidente de l'une à l'autre s'impose, et, moins encore, s'expose. Seule une « croyance athée » peut nouer un « rapport d'incertitude » entre les deux ordres de signification qui se répondent sans correspondre. Les thèses que Feuerbach soutient dans *L'Essence du christianisme* (1841), son « athéisme radical », sa conception de « dieu » comme l'homme total et réel, ne sont pas reprises telles quelles par Freud, qui introduit le

marqueur fondamental de la subjectivité dans l'acte de croire, et, en l'homme « total », révèle au contraire les fêlures et inachèvements. Mais il retiendra du philosophe allemand qu'il faut être deux pour « penser », qu'un « je » est toujours « face à toi », et ne « se relie à lui-même et à son monde (que) par la médiation de la conscience de l'autre ».

- 4 C'est à l'évidence de cet « autre », l'autrui « généralisé » ou le monde intersubjectif, qu'il va désormais être question. Comment aborder ce « continent » nouveau, intérieur/extérieur, fondé en croyance et en vérité, en aveu et dénégaration ? L'analyse du fétichisme peut être une première étape dans la compréhension de ce que croire veut « dire ». Si le fétiche est bien cet « objet de substitution » qui peut aller jusqu'à « remplacer complètement le rapport à une personne réelle », la croyance qui soutient cette dimension substitutive indique que « le rapport à la réalité extérieure perd son statut de critère dernier » au bénéfice d'une autre dimension, qui ouvre le champ de l'imaginaire, c'est-à-dire de la fonction proprement symbolique constitutive du moi. L'autre, ici par son « absence », est garant du moi, en tant qu'il participe de ce « processus interne structurant ». Par ailleurs, de la conception de Winnicott qui définit « au cœur de chaque personne (...) un élément de non-communication qui est sacré et dont la sauvegarde est très précieuse », à la formulation « je sais bien... mais quand même », qui pose le maintien paradoxal d'une croyance par delà l'évidence d'un réel aussitôt déniée, E. Schwab en vient au centre de sa quête. Dans l'un et l'autre cas, le « réel » ne se conçoit que par le détour d'une croyance qui ne nie tant la « réalité » que pour attester la puissance synthétique du moi, et de l'appareil psychique en sa dynamique. En ce sens, l'initiation ne se réduit pas à quelque rite de passage, mais, à la mise en évidence, au principe du rite, du « mystère » qui le fonde, cette « croyance » – qui est toute conscience – du rapport nécessaire aux « figures tutélaires ». L'initiation consiste ainsi à révéler ce qui doit demeurer caché, et à recouvrir aussitôt d'un voile ce qui vient d'être révélé. Jeu complexe où s'interpénètrent savoir et croyance, science des choses du monde et relation intime, et sacrée, à l'« origine » du moi.
- 5 C'est dans la période même où Freud aborde la question de l'initiation, qu'il traverse lui-même, dans les années 1895-1901 ce qu'E. Schwab appelle une « crise initiatique », où incertitudes théoriques et malaises du corps se mêlent en une même détresse. Ce qui se dira « lutte avec l'ange », et prend signification singulière par le jeu entre le Jacob biblique et Jacob, le prénom du père. Freud, saisi par « l'ombre de la mort », et dans l'urgence de constituer « une œuvre originale » qui doit lui survivre comme garantie d'« éternité », analyse alors la transformation du moi « face à une situation excessive ». Crise traversée par des « enjeux de croyance », note E. Schwab, seuls capables de « soutenir l'existence et la confiance fondamentale du sujet ». Hors la croyance (en la figure protectrice du père, en la possibilité de penser l'origine, en la capacité thérapeutique des fantasmes), point de « salut » pour un sujet, point de survie. Peut-être sommes-nous là à la racine du « sentiment religieux ». Mais à coup sûr sommes-nous à la source de la pensée, et de la subjectivité. Cela ne s'expose pas en toute netteté, mais dans le véritable « nuage d'inconnaissance » que constitue l'acte de mémoire, cette machinerie à produire l'oubli. Pour Freud, « la vérité psychique reste en général inconnue des patients ». De l'hystérique, il convient de « croire » en la souffrance qu'il exhibe. Mais à son encontre, il faut « tenir ferme » l'idée que ce « réel » dont parle cette souffrance renvoie « à un processus psychique » rapporté à des « circonstances passées ». Faire crédit à la douleur d'être pour tenter de connaître de quelle source aveuglante/aveuglée le sujet est le débiteur. De quel traumatisme ce souffrir procède. L'acte d'analyse ne se

peut que dans le partage de la croyance, jusqu'à ce que le patient puisse se transformer en « collaborateur » de l'analyste. Bref, jusqu'à ce que la croyance, émancipée du non-sens où elle se perpétuait, prenne force « intellectuelle », et par là participe en tant que telle de sa « maîtrise rationnelle ». De la croyance à la « raison », patient et analyste opèrent même traversée, chacun devant « donner crédit à un sens caché ». Récuserait-on par principe cette croyance, nulle rationalité ne vaudrait. Voilà pourquoi, dit Freud, il faut « faire entrer l'âme dans la science », en donnant aux processus psychiques une « existence objective ». En accordant, par subversion du projet scientifique, « un sens psychique à la totalité des symptômes nerveux ».

- 6 Symbolisation et subjectivation vont de pair. Commentant la théorie freudienne, E. Schwab précise le risque couru par toute croyance et toute illusion, de confronter le moi « à une épreuve redoutable », de générer des « souvenirs non domptés » par le travail même du psychisme. Ce sont ces mémoires, agissantes d'autant plus qu'abolies, que l'analyse doit réhabiliter et maîtriser en faisant retour sur le passé. Au travers et par le canal des croyances, fantasmes et rêves du sujet, enclencher « la quête de l'origine », ce point d'appui ultime, afin que ce sujet puisse se « réapproprier le sens de son existence ». Le coup de force de Freud est bien alors de fonder une nouvelle épistémologie, dans laquelle l'ordre du croire et du doute, loin d'être rejetés aux marges de la science de l'homme, « appartiennent totalement au système du moi conscient », et permettent précisément d'accéder à ce système en toute clarté. Ainsi se crée « un tissu de sens qui organise l'identité du sujet ». La question de l'origine occupe en ce moment théorique précis, une place centrale. Adhérant au *B'naï B'rith*, les « Fils de l'Alliance », Freud ne renoue pas seulement avec la tradition juive ancestrale, mais avec le temps indécidable de l'origine, dans le moment même où il constitue et parachève le fondement de sa doctrine. Si l'origine est indécidable, c'est de ne pouvoir, par principe, être « définie » par surplomb. Les « premières configurations fantasmatiques » ne renvoient à aucune « réalité traumatique originaire extérieure », note E. Schwab dans le sillage de Freud et de Winnicott. Aussi bien faut-il « donner consistance au sujet à partir de sa réalité propre ». Ce retour au sujet constitue, on le sait à suffisance, l'impératif capital de la théorie freudienne. Et son plus pur défi. Car le sujet est toujours cet être « en retard » de lui-même, coupable dès sa prime innocence, et lesté d'une dette avant même que se constitue, à proprement parler, son « économie psychique ». De là, écrit Freud, le caractère « rétrograde » de toute analyse, impliquant en effet que le sujet fasse « régression » jusqu'à cet « espace intérieur » et donc sacré, qu'il convient en même temps de protéger. Aller toujours plus au fond, traverser, comme Alice son miroir, les souvenirs-écrans qui cachent « une profusion insoupçonnée de significations », et en permettent la « projection » et visibilité. « Si l'origine ne peut être surplombée, note E. Schwab, il devient possible de s'y connecter de l'intérieur, en déployant une intériorité qui en a gardé la trace ». Ainsi toute croyance, tout fantasme, toute « image et représentation psychique » participent-ils de ce que l'auteur nomme une « transcendance intime », après que Freud eût écrit dans une lettre à Fliess, que « l'immortalité, la récompense, tout l'au-delà, sont de telles figurations [endopsychiques] de notre appareil psychique ». La connaissance de soi passe par le déploiement/dépliement de l'univers du croire, de l'empire du rêve, du registre des mémoires fossiles, et de leur rationalité spécifique. C'est dire, en d'autres termes, que l'acte de croire est « systématiquement en rapport avec la capacité humaine à imaginer et à penser », et donc à « organiser son identité » dans la présence au monde. Croire, selon Freud et la lecture magistrale qu'en

proposé E. Schwab, est au principe de la subjectivité, et de la liberté qui s'en vient, avec ses risques et périls. Mais aussi bien ses chances.